

Yannick FELIX

UN GOÛT
D'ÉCORCES

dans les veines

roman

Le Nuage d'Orion

Un goût d'écorces dans les veines

Conception de couverture : Copymédia

© 2014 – *Le Nuage d'Orion*

Tous droits réservés.

Toute représentation ou reproduction intégrale, même partielle sans autorisation de l'auteur est interdite. Code de la propriété intellectuelle, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5. Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Yannick FELIX

UN GOÛT
D'ÉCORCES
dans les veines

ROMAN

Le Nuage d'Orion

Retrouvez-moi sur : www.yannickfelix.fr

Yannick FELIX © *Le Nuage d'Orion*

ISBN : 978-2-9548423-0-1

Dépôt légal : avril 2014

Pour Sylvie.
Tu es le petit papillon qui illumine mes jours.

Pour Éliisa et Bastien.
Avec tout mon amour.

À Cyrille, Éric, Laurent, Marc.
Un grand merci pour votre soutien.

À mes filleules, Hélène et Maya.

DU MÊME AUTEUR

- **Légendaire de la Champagne-Ardenne**
Collection le Colporteur
© Lacour Ollé Éditions, 1998
- **Les Prêcheurs de l'Ombre**
© Delbarre Éditions, 2001

Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie
l'univers et le temps ; il se suffit, il réalise l'absolu.

Le Deuxième Sexe (Gallimard)

Simone de Beauvoir (1908-1986)

Un goût d'écorces dans les veines

PROLOGUE

Hiver 1891

La chambre, spacieuse, ne possédait pourtant qu'un lit et une commode. Rien d'autre. Des murs blancs, nus, tout en élévation. De larges poutres foncées au plafond. Un parquet massif au sol. Une fenêtre inquiétante, comme un gouffre, où la noirceur de la nuit avait fini par tout avaler. Il ne restait de la bougie qu'une minuscule flamme vacillante. La cire, en fondant, avait créé des formes étranges. Par instant, une ombre furtive se heurtait à un recoin de la pièce, avant de s'évanouir sous les oscillations de la flamme. Le froid humide, glacial, tapissait les cloisons d'une moisissure malodorante.

Alitée depuis l'automne, ne se relevant que pour s'alimenter, la vieille dame ressemblait à une morte-vivante. Le souffle rauque, un visage émacié, la peau ravinée, le teint blafard, les membres squelettiques. Si la vie sourit pour beaucoup, elle fut à son égard, sans pitié. Terriblement éprouvée, elle qui s'était pourtant conformée à la volonté de

Dieu, avait fini par douter de la raison de son existence. Le Seigneur lui en avait fait baver des ronds de chapeau. Qu'avait-elle fait pour mériter ça ?

Depuis des semaines elle ne se chauffait plus, incapable de trouver la force pour rentrer du bois. Frigorifiée, les lèvres tremblantes, recouverte de la tête aux pieds d'un drap jauni, le corps emmitouflé sous plusieurs couches de vêtements, elle songea soudain : Je croyais que Dieu avait partagé équitablement la souffrance dans ce monde. J'ai reçu plus que ma part. C'en est trop.

« Oh Seigneur, laissez-moi à présent partir en paix. Je vous en conjure. »

Le moulin devenait son sanctuaire, un refuge enveloppé d'un silence morbide. Elle y vivait seule depuis si longtemps qu'elle ne se souvenait plus du bruit que faisaient les ailes en tournant. Ce murmure si particulier produit par la toile de chanvre en frottant l'air. Son mari avait trouvé la mort à la lanterne – le niveau le plus haut de la tour. Un simple moment d'inattention et bêtement, la manche de son pull-over s'était prise dans le rouet. Le bras avait suivi, puis l'épaule. Le mécanisme finit par se bloquer au passage du buste. La grande roue dentée, véritable piège d'engrenages, eut raison du malheureux meunier. La mort le regarda au fond des yeux. Il succomba dans d'atroces souffrances.

Ne le voyant pas revenir, son épouse monta à sa rencontre. Elle découvrit avec horreur son cadavre baignant dans une mare de sang, le haut du corps complètement désarticulé. Vision de cauchemar !

Aujourd'hui elle ne réclamait pas la lune. Juste une présence, un peu de chaleur humaine. Mais elle ne percevait

en échange que le sifflement du vent, et les aboiements lancinants du chien de la ferme voisine. Rien d'autre. Elle allait partir comme elle avait vécu : esseulée, loin du monde, cloîtrée dans une indifférence absolue. Triste sort pour une vieille dame.

Brusquement la flamme de la bougie s'éteignit dans un nappage de fumée. Elle scruta autour d'elle, mais tout était devenu aussi noir que les ténèbres. Était-ce cela l'Enfer ? D'emblée l'agonie lui sembla plus facile, la douleur plus acceptable. Elle poussa un léger soupir puis s'endormit tranquillement. Elle venait enfin de trouver la paix.

Un goût d'écorces dans les veines

Automne 2009

La journée commence bien.

En ce dimanche matin, lové sous la couette, j'ouvre doucement les yeux. J'entends à l'extérieur le chant guilleret d'un couple de mésanges et le léger frémissement des branches du gros marronnier, chahutées par le vent d'octobre. Des rais de lumière filtrent à travers les interstices des volets. Depuis la cuisine des effluves de café et de pain grillé s'élèvent en se mélangeant jusqu'à mes narines. Je perçois des bruits de vaisselle, la porte d'un placard qu'on ouvre et qu'on referme, les gazouillis de l'eau dans l'évier.

La journée commence bien.

Je redresse la tête. L'attente est un supplice : « Vais-je avoir le privilège de prendre mon petit-déjeuner au lit ? »

Mon estomac crie famine au moment où j'entends les pas de ma femme dans l'escalier. Je l'imagine radieuse, heureuse de me faire plaisir, plateau en mains, sourire aux lèvres. La porte de la chambre ne tarde pas à s'ouvrir. Anne apparaît

telle que je l'ai imaginée. Ce plateau qu'elle tient et qu'elle a élégamment arrangé ressemble à une nature morte, brillant de mille couleurs, équilibré, tout en rondeurs.

— Surprise ! lance-t-elle d'un ton enjoué. Servi à domicile, le p'tit déj' de môsieur. Prends ton temps, je te laisse t'installer.

— Merci Cœur, mais fallait pas – en langage courant : « tu devrais le faire plus souvent. »

Je cale l'oreiller entre mon dos endolori et la tête de lit. Anne se penche sur moi, laissant apparaître un décolleté délibérément provocateur, puis dépose le plateau sur mes jambes. J'engage un rapide tour d'horizon et constate que le boulanger du village est soudain devenu le complice de mon cholestérol. Au menu : viennoiseries bien grasses, café fumant, jus d'orange, yaourt nature, journal du matin. Sans oublier mes fidèles compagnons, *Zaldiar et Voltarène*, disposés dans un petit pot destiné autrefois à dresser d'excellentes mignardises. Ces pilules me permettent de vivre normalement depuis plusieurs années avec une saloperie de spondylarthrite ankylosante, maladie inflammatoire de la colonne vertébrale qui, lors des violentes piqûres de douleurs, me singent en petit vieux proche de la dégénérescence.

Anne me souhaite bon appétit avant de quitter la pièce. Je la regarde s'éloigner, la lumière du plafonnier projetant au sol les contours de sa plastique. Elle est belle, à l'image d'une carte géographique, variant les courbes et les reliefs. D'abord ses reins, son joli cul, ses seins rebondis, sa longue chevelure brune, qui me fait penser au feuillage dense mais parfaitement ordonné de la forêt Amazonienne.

Abandonné à ma gourmandise, je dévore entièrement le contenu du plateau avant d'ouvrir le journal, directement à la page des sports. La treizième journée de ligue 2 de football se jouait hier. Le FC Nantes, troisième au classement, se déplaçait au Havre, adversaire direct pour la montée vers l'élite du football français, deuxième à deux points de Caen – décidément le mont Saint-Michel ne suffit plus aux normands. Voilà qu'ils trustent maintenant les deux premières places du championnat. Le score manque de me causer une bonne indigestion : 4-0. Je dois relire afin de m'assurer que je ne rêve pas. Non, je ne rêve pas ! C'est une piquette. Pire, une bonne branlée. D'autres, plus élégants, parleraient de score fleuve. Car une défaite 4 à 0 équivaut à manger des noix avec des aphtes plein les gencives : Ça fait mal !

À peine breton et déjà chauvin.

Je referme Ouest-France et le balance au sol. La déception a ruiné ma torpeur matinale. Je sors de la couette, préférant poser d'abord le pied droit afin de ne pas sombrer définitivement dans l'adversité. Je me dirige vers la pièce d'eau, privative à notre chambre. Une bonne douche me fera un bien fou.

L'avenir appartenant à ceux qui se lèvent tôt, les enfants et autres adolescents ne se sentent pas franchement concernés. Logique. Ils ont toute la vie devant eux ! N'échappant pas à la règle, notre fils se réveille un peu avant 13 heures « du matin. » Ce qui pour lui est encore l'aube. Il rejoint la table de la cuisine au radar. Radar qui le conduit précisément là où sa mère a préparé un bol de chocolat, disposé une boîte de

céréales, des tartines beurrées et un verre de jus d'orange. Il s'assoit machinalement, puis nous grogne un « bonjour » approximatif venu du plus profond de la gorge.

À bientôt 15 ans, Alex possède un caractère bien trempé. Un comportement plus proche de celui d'un adulte que d'un adolescent, à la différence qu'il n'en a encore ni les vices, ni l'amoralité. Un petit homme sain dans un corps sain, même si *Asics* – acronyme de l'expression *Anima Sana In Corpore Sano*, n'est pas sa marque de chaussures de courses préférée. Un tempérament déjà affirmé. Une attitude aussi posée qu'assurée. Le regard vif et ténébreux. Alex se plaît à user de tout son charme. Une *beau gosse attitude* qui prend sa signification après que, 30 minutes enfermé dans la salle de bains, il en ressort plus parfumé que des pétales de rose dispersés au milieu d'un champ de lavande. Il s'est habillé sans un faux pli, le cheveu coiffé savamment. Il a le don d'user les miroirs. Et si la propreté était un royaume, de toute évidence il en fût le Roi.

Sa vivacité d'esprit s'est développée dépendamment de son hygiène corporelle. Un brin cynique, Alex a su développer au fil des années une relation d'opposition, de joute verbale avec ses professeurs. Décidé de rejeter toute sorte de raisonnement qui ne le convainc pas, il s'emploie à démontrer sa vérité avec un talent certain. Il possède l'aplomb des gens qui savent user d'une bonne foi déconcertante. Son discernement lui permet de ne pas prendre des vessies pour des lanternes, tout en laissant planer un doute suspicieux. À travers ses agissements une chose est sûre : il flirte souvent avec l'arrogance bien qu'étonnamment, ce

comportement ne l'empêche pas de recevoir les félicitations du conseil de classe. Chef-d'œuvre de manipulation.

Alex a grandi en s'accoutumant des valeurs de la vie. Respect. Politesse. Discipline. Partage. Tolérance. Ce qui lui est insupportable : l'injustice, la prétention, la vanité. Clairement, il déteste ces m'as-tu-vu, un monde basé sur le rituel et le paraître. Ces mêmes gens qui déambulent, le regard dédaigneux, au long des avenues surpeuplées, colonisées de préférence par des boutiques hauts de gamme.

Lorsqu'Alex termine d'avaler son bol de chocolat, il se jette sur son téléphone portable à la manière d'un lion sur sa proie. Je choisis ce moment pour l'interpeller, mais ne parviens pas à le couper dans son élan. Je répète :

— Tu veux venir avec nous ?

Il détache difficilement les yeux de son cellulaire :

— Où ça ?

— Marcher un peu en forêt. Ça nous fera prendre l'air.

— J'suis obligé ?

— À ton avis, complète sa mère. Si on te le demande.

— Ben non alors.

Ses yeux voguent de l'écran de son téléphone à nous, sans que son visage ne bouge d'un iota. J'admire la vitesse à laquelle ses doigts filent sur le clavier. Nouvelle tentative :

— On n'y va pas longtemps. Une heure ou deux. Après on rentre et tu feras c'que tu veux. De toute façon on a encore du rangement à faire dans la maison.

— J'ai pas pris ma douche. Et puis... j'ai pas trop envie de sortir.

Au moment où sa mère va enchérir, le téléphone d'Alex bip à nouveau, détournant aussitôt son attention. Anne essaie une timide approche :

— On n'est jamais ensemble la semaine, ça aurait été bien qu'on passe au moins le dimanche en famille.

— Vous avez qu'à rester ici. On s'ra ensemble comme ça !

J'ironise :

— Effectivement, c'est une solution.

Alex me regarde, silencieux, un sourire pincé. Ses doigts continuent de pianoter. Je pense alors que la majorité des ados possèdent cette faculté extraordinaire d'écrire leur SMS à l'aveugle.

— De toute façon, précise Alex, j'ai des cours à rattraper. En plus la prof^e de français nous a donné un devoir à rendre lundi. C'est abusé quand même !

— Bon... ben on y va tous les deux alors, dis-je en me tournant vers Anne.

— À tout à l'heure Alex.

— À toute maman...

J'enfile un manteau, attrape les clés de la voiture au vol et sors fumer une clope le temps que ma femme se prépare.